

Liberté, quand tu nous tiens...

Stefan Psenak

Number 84, November 1995

Neuf oeuvres sur le thème « numéro 9 »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42047ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Psenak, S. (1995). Liberté, quand tu nous tiens.... *Liaison*, (84), 21–21.

LIBERTÉ,
QUAND TU NOUS TIENS...

Tout a commencé par une boule dans la gorge, vous savez, comme lorsqu'on a envie de pleurer et qu'on sent ça remonter, que le malaise dure à peine deux ou trois secondes et puis qu'on éclate en sanglots. Sauf que là, ça ne s'est pas terminé comme d'habitude. Pas de crises de larmes, pas d'yeux rouges ni de morve au nez. Non, rien de cette petite bière. Cette fois-ci, j'ai craqué, j'ai cédé à cette pulsion qui nous arrive seulement à quelques occasions durant notre vie et qui fait peur. Vraiment peur. Je m'étais d'ailleurs déjà demandé ce qu'il y avait de l'autre côté, une fois le geste posé. Je me rappelle un moment très précis, au théâtre, où j'avais imaginé ce qui se passerait si je me levais au beau milieu de la représentation et que je me mettais à hurler à pleins poumons. Ou encore cette autre fois où je passais une entrevue pour un boulot de professeur et qu'une pensée venue des méandres de mon inconscient m'avait incité, pendant un très court instant, à cracher dans la figure de mon éventuel employeur, juste comme ça, pour voir quelles conséquences découleraient de cet acte insensé.

Mais là, j'avais enfin fait le saut, j'avais traversé le miroir, causé l'irréparable et tout ce que je peux vous dire, c'est que la petite boule invisible qui se trouvait à l'endroit même où jadis j'avais encore des amygdales, n'y figurait plus, comme si j'avais balayé mes complexes, mes angoisses et tout ce qui m'empoisonnait la vie d'un simple revers de la main. Avoir su que c'était aussi facile.

Voici comment les choses se sont passées : il est entré dans l'autobus numéro 9 à l'arrêt après le mien et s'est tout de suite dirigé vers le fond. Au passage, il a accroché plusieurs personnes sans même prendre la peine de s'excuser. Quand il est arrivé à ma hauteur et qu'il m'a frappé à la tête avec son coude, j'ai senti remonter en moi toute la frustration que j'avais refoulée depuis ma naissance. Les yeux sortis de leurs orbites, l'écume à la bouche et la petite boule de travers dans la gorge, je me suis retourné vers lui, l'ai agrippé par les cheveux et, avec une force que je ne me connaissais pas, je lui ai fracassé le crâne à huit ou neuf reprises sur un des poteaux qui servent habituellement à se tenir lorsqu'on voyage debout.

La foule autour de moi hurlait à la vue du sang qui avait giclé un peu partout et qui maintenant se répandait en une immense flaque sur le plancher caoutchouteux de l'autobus. Quand je suis revenu à moi, que j'ai réalisé ce qui venait de se passer, je me suis calmement assis, en attendant la suite des événements. Quelques minutes plus tard, des policiers entraient dans l'autobus, revolver au poing, pour m'écrouer. Neuf ans de prison.

Depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais ressenti cette petite boule qui m'avait si souvent noué la gorge. En fait, si j'osais être un peu cynique, je dirais même que je me suis jamais senti aussi libre. Étrange, non ?